

A Lens, «L’histoire du soldat» remet en jeu ses libertés

Beaux-arts Pour son accrochage d’automne, la Fondation Pierre Arnaud place ses ambitions sur le croisement des arts et sur une lecture performative de la création de 1918. Le vrai temps fort!



René Aubertjonois a imaginé au crayon et à l'aquarelle les décors de «L’histoire du soldat», créée en 1918 à Lausanne. Ici, «Soldat, diable, princesse» (20,1 x 24 cm).
Image: François Bertin

Brossé d’un trait pudique par Aubertjonois, Ramuz veille en silhouette taillée pour une pensée en lutte contre les perfidies. Il éclaire en déclarant: «Mon éducation a été faite par les peintres.» Et ouvre «Le Diable, la plume et le pinceau», exposition éclair d’un mois à la Fondation Pierre Arnaud, à Lens. Une tranche d’histoire culturelle romande, un carrefour d’expressions artistiques où les protagonistes de *L’histoire du soldat*, créée en 1918, jouent tous un rôle. Ramuz tient évidemment la plume, René Aubertjonois le pinceau et Stravinski le rôle de compositeur «diabolique» d’une partition partiellement écrite à Lens alors que, en exil en Suisse, il partageait le chalet construit par Albert Muret. Un Haut-Plateau où les uns et les autres ont séjourné à l’invitation du peintre morgien qui avait le Valais dans le sang.

Diversité stylistique troublante

Le casting ainsi au complet, l’expo démarre dans un bain d’authenticité peinte, dans une louange de la simplicité des choses et du labeur en harmonie avec les saisons. Touche à tout par goût de la vie, Muret (1874-1955) s’est fait violence pour créer, comme Ramuz. Et comme son ami écrivain, il s’est appliqué à porter une terre, un terroir. Trois ans après l’exposition monographique au Musée de Pully, l’accrochage de Lens sert avant tout la mise en valeur de ce travail épousant une diversité stylistique parfois troublante mais toujours au plus près des valeurs.

Muret emprunte à Cézanne ses baigneuses et son style, à Segantini ses neiges lumineuses et sa touche divisionniste, sans jamais s’embarrasser d’une écriture propre. Dans un autoportrait, il ira même jusqu’à se laisser influencer par la palette terreuse de René Aubertjonois (1872-1957), le peintre qui lui répond à Lens avec une vision plus intériorisée, plus austère. «C’est une peinture qui déçoit nos attentes, exprime le directeur artistique du Centre d’art de Lens et commissaire de l’exposition, Christophe Flubacher, car elle déteste le soleil, la couleur bleue, les costumes folkloriques, leur préférant la pluie, le gris, le costume rayé des bagnards et le pénitencier de Sion.»

Précieuse liberté

Mais si le dialogue se noue dans le contraste, si le Valais s’offre une lecture plurielle, le vrai étonnement vient de l’étage inférieur et surgit du million de tiges plastiques plantant le décor d’une très inspirée *Histoire du soldat*. Julie Beauvais l’a imaginée pluridisciplinaire, à l’image du mimodrame original, elle la livre intrépide, invitant le public à déambuler dans son installation performative, à entrer dans la danse du soldat, à se rapprocher de l’Orchestre de chambre du Valais ou encore à se laisser happer par le Diable et le narrateur apparaissant sur grand écran.

«En cherchant autre chose qu’un rapport frontal, j’ai voulu répondre à l’audace de l’original. Avec cette envie originelle d’interdisciplinarité, ce souci de pouvoir faire tourner leur spectacle, Stravinski, Ramuz et Aubertjonois ont fait de la liberté une qualité intrinsèque de leur création. C’est l’œuvre parfaite pour la relire en totale liberté, pour offrir à chacun la liberté de vivre son *Histoire du soldat*.» (24 heures)